

Agostino Longo (1927 - 2015)

Ce récit, est extrait de l'entretien réalisé le 26 juin 2007 par Emmanuel Breteau pour son livre « [Trièves. Tournant de siècle](#) », Arnaud Bizalion éd., Arles 2016. Nous remercions l'auteur de nous avoir autorisé à reproduire ce texte ainsi que la magnifique photo ci-dessous.



Je suis né en Italie le 21 janvier 1927, à Cittanova dans la province de Reggio Calabria où j'ai vécu jusqu'à 30 ans. Ma vie a été dure, et aujourd'hui à plus de 80 ans, je me souviens des événements comme s'ils avaient eu lieu hier. [...] Je ne suis pas allé à l'école et ce n'est que trente ans plus tard quand je suis venu en France que j'ai appris à lire l'italien et le français.

Mon papa est mort en août 1937 quand j'avais 10 ans. Alors maman, se retrouvant seule avec six enfants, a décidé de vendre notre troupeau et m'a envoyé garder les brebis avec mon pépé et mon oncle à cinquante km d'ici, à San Ferdinando, au bord de la mer. C'était les années de guerre. On souffrait de la faim, on était mal habillés et la plupart du temps je travaillais pieds nus. Par contre les troupes allemandes sur place nous impressionnaient avec leur équipement phénoménal. L'été 1943, on disait : « L'Amérique arrive ». Ils libéraient la Sicile et bientôt ça serait notre tour. Je gardais les brebis au milieu des bombardements des Alliés et les tirs des canons allemands. Je me cachais comme je pouvais, au milieu d'un chargement de billes de bois ou dans un réservoir d'eau avec ma veste sur la tête...

En 1947, j'avais 20 ans et je me mariais. J'avais envie d'avoir des enfants, de les voir pousser et d'avoir des brebis à moi. Mais la noblesse possédait toutes les terres et même en nous acharnant au travail on vivait dans la misère. Sans parler de la mafia qui venait se servir dans nos troupeaux sans qu'on puisse rien dire. On était décidés à quitter la Calabre avec nos quatre enfants. En décembre 1956, j'ai écrit à ma sœur et à mon beau-frère qui avaient déjà émigré à Mens.

Le 20 février 1957, je reçois une convocation de l'Office d'Emigration pour le 22 février. Ce matin-là, dans la salle d'attente, tout le monde parlait de la France. Un docteur italien et un autre français nous regardaient les yeux, les reins, les dents et nous tâtaient les muscles. Et si tout allait bien, on nous donnait un billet de train pour partir le jour même à Milan. La gare de Reggio Calabria débordait de pauvres gens et le train était assailli. Notre convoi a quitté le quai à 13h40, j'avais le cœur ravagé. C'est le moment le plus triste que j'ai vécu, je m'en rappellerai toute ma vie.

Le train était réservé aux émigrés. On disait qu'il y avait au moins trois mille personnes dans notre convoi, des hommes seuls ou alors des pères de famille qui avaient déjà un travail et un logement en France et qui venaient chercher femme et enfants. On avait l'impression que le pays se vidait. Le lendemain, on descend à Milan dans une gare bondée d'émigrés pour une nouvelle visite médicale à l'Office d'Émigration. Moi j'étais bon et j'ai eu un passeport, mais d'autres étaient renvoyés chez eux. Passée la frontière à Modane, je me dis que cette fois j'arrive dans un autre monde. À 17h30, je descends à Clelles avec mes deux valises dans cinquante cm de neige. Fin du voyage. Je ne parle pas un mot de français et il me reste vingt-cinq liras en poche. La gare est glaciale et là, je me dis que je vais mourir dans un pays pareil ! C'est le chauffeur de la navette qui m'a amené gracieusement à Mens chez mon patron et enfin chez ma sœur et mon beau-frère.

Cette nuit-là un éboulement a coupé la route de Clelles et mon patron est venu me chercher pour m'intégrer dans son équipe de travaux publics. Les chantiers se sont enchaînés. J'apprenais le métier et le français en même temps. C'était une période très difficile, j'essayais de m'habituer au pays et au travail. Quand les gens me parlaient, je ne savais pas quoi répondre. Alors des fois, l'autre en face il se fâchait parce que je n'avais rien compris, c'était... très dur et je me sentais perdu. Heureusement j'avais de bons patrons. J'étais toujours en règle bien comme il faut !

En juillet j'ai repris le train pour aller chercher ma femme et nos quatre enfants. On a quitté la Calabre le 8 juillet et le 9 au soir on était tous ensemble à Mens. Avec l'argent de mon salaire et celui des allocations familiales, j'ai pu louer un terrain avec une écurie et chaque mois j'achetais quatre ou cinq brebis. La passion était toujours là. On a monté un joli troupeau de quatre-vingt brebis à viande, douze chèvres et huit cochons. On vivait bien.

Mais le souvenir de la guerre était encore frais et certains me regardaient d'un mauvais œil. On s'engueulait et parfois on se battait... Le maire, qui était très gentil avec moi, me disait : « Garde tes mains dans tes poches, car la prochaine fois que tu te bats, même si tu as raison, tu seras expulsé ». J'étais déçu et décidé à retourner en Calabre, mais ma femme voulait rester en France. Le maire m'a dit : « Mais tu as pensé à tes enfants ? Ça fait huit ans que vous êtes à Mens. Ils ont maintenant leurs attaches ici. Si tu les emmènes en Calabre, ils ne seront ni français, ni italiens ». Et pour finir, il m'a proposé de me vendre sa ferme aux Granges. La vente de la ferme est signée le 2 janvier 1963 et le 13 juin, je reçois mon tracteur Massey Ferguson de trente chevaux, neuf ! Une herse ; une charrue ; une remorque et un râteau faneur. Certains disaient : « Longo c'est un mafioso ». Mais ils ne se rendaient pas compte de ce que l'on économisait. On travaillait énormément. Les enfants aidaient à la ferme et notre petit troupeau de brebis fonctionnait bien. On avait un grand potager et moi je continuais à travailler au chantier. Il faut dire qu'à cette époque on vendait bien et on achetait à bon compte. Le fioul c'était rien. Avec la vente d'un agneau et

demi on faisait le plein de la cuve de mille deux cents litres. Aujourd'hui il faut vendre treize agneaux pour remplir la même cuve.

En 1963 je suis convoqué à la gendarmerie. Ils me posent plein de questions. La dernière est terrible : « Et si l'Italie nous déclare la guerre demain, qu'est-ce que vous faites ? ». J'ai répondu que si des Italiens me tiraient dessus, se serait bien obligé de me défendre. Alors un gendarme me donne le papier de nationalité française et me dit que d'ici quelques jours la mairie me délivrera une carte officielle. J'ai explosé de joie ! À cette époque, c'était facile de se faire naturaliser, mais on nous incitait à changer notre nom. Pour faire plus français on me proposait : Longuet ou Lelong. J'ai décidé de garder Longo, j'ai juste cédé sur le prénom, et je suis devenu Auguste.

Depuis, je suis retourné plusieurs fois en Calabre. Là-bas je suis reçu comme un prince. Un jour j'ai vu un beau petit accordéon dans une vitrine. J'ai hésité car il était cher et je ne savais pas en jouer. Finalement, je l'ai acheté et j'ai appris quelques airs calabrais. Des fois mes cousins me regardent bizarrement et me disent : « On ne comprend rien à ce que tu dis », et là je me rends compte que je viens de leur parler en français. Quand je suis là-bas il me faut au moins 8 jours pour remettre en place ma langue maternelle. Je me sens fier en Italie, mais je me sens français. J'aime beaucoup l'Italie, bien entendu, mais j'aime encore plus la France qui m'a accueilli et c'est ici que j'ai prospéré. Ma fille Conchettine Perli a écrit un livre sur ma vie. »

Conchettine Perli a même écrit deux livres sur l'épopée de sa famille. Le premier, « [L'Enfant berger de Calabre](#) » décrit l'enfance et l'adolescence de son père jusqu'au départ pour la France. Le second, « [Les cueilleurs de pierre](#) » relate les années à Mens.